

## Introduction

Comment oser aborder la mémoire de la Seconde Guerre mondiale, alors que nous sommes – heureusement – abreuvés de livres et de films qui abordent, au moins, tel ou tel aspect sensible ou jugé essentiel, du génocide des juifs à la bombe atomique, de la bataille de Stalingrad à la Résistance ou, pour un public français, de la France libre aux drames de l'occupation allemande ? Et comment, à l'époque du centenaire et de la floraison des commémorations, prétendre apporter un regard neuf sur la mémoire de la Première Guerre mondiale ?

Peut-être l'usage du pluriel, en matière de mémoires, souligne-t-il la claire conscience que, même en ces domaines, la mémoire n'est pas unanime. On sait les prétentions du négationnisme, on sait moins par définition les silences pudiques ou gênés à propos d'épisodes peu glorieux qui concernent absolument chaque pays, chaque armée impliquée. Et, surtout, nous avons très peu conscience des spectaculaires différences entre les mémoires nationales à propos d'une histoire pourtant largement commune : les mémoires bulgare et néo-zélandaise de la Première Guerre mondiale, ainsi, n'ont à peu près rien en commun, alors que leur épice géographique est quasiment identique...

Si l'on excepte en effet quelques très rares sujets – et celui du génocide des juifs est peut-être le seul, en réalité –, l'étude de la construction de la mémoire n'a été abordée que dans un cadre national, ou parfois dans le cadre d'une comparaison entre deux pays. Nous n'excluons évidemment pas cette approche monographique, mais nous voulons surtout aborder ces mémoires à l'échelle de la planète, afin que les différences fassent ressortir ce qui relève du spécifique et ce qui relève du commun, ce qui relève de la mémoire immédiate et ce qui relève de l'oubli voire de l'occultation, cette « mémoire oubliée »<sup>a</sup> qui est une des figures de style des politiques de mémoire. Fassent ressortir, aussi, des *cultures* différentes en matière de mémoire, des *enjeux*, et bien sûr des *pratiques* différentes en matière de politique de la mémoire, de construction de la mémoire. Que les différences fassent ressortir, encore, des évolutions significatives, parfois – mais pas toujours – liées à de grands bouleversements de l'histoire mondiale tels que la décolonisation ou l'effondrement du « bloc socialiste » en 1989.

L'espace retenu est donc planétaire, et à l'échelle du siècle, de 1914 à nos jours. Cette approche, neuve, s'inscrit pleinement dans ce qu'il est désormais convenu d'appeler « l'histoire globale ».

---

a. Toutes les notes de référence sont classées par chapitre, à la fin de ce livre, p. 201.

Encore faut-il disposer d'un matériau qui permette d'accéder à cette construction de la mémoire aussi bien au Brésil qu'en Russie, dans un archipel du Pacifique, aux États-Unis ou, bien sûr, en France. D'un matériau historique qui soit, aussi, raisonnablement accessible.

Ce matériau de mémoire existe, mais il a été presque totalement méconnu même par les meilleurs spécialistes : il suffit de souligner qu'il est totalement absent de ce monument historiographique que sont *Les lieux de mémoire*, ce magnifique et formidable chantier de recherche mené par Pierre Nora dans les années 1970-1990. Et pourtant, un spécialiste de l'image comme Laurent Gervereau en repère très tôt l'utilité : le timbre est bien présent dans l'analyse des différents supports de la propagande du régime de Vichy qu'il livre en 1990, associé à Denis Peschanski<sup>2</sup>. On sent bien que le document émerge peu à peu de l'oubli, mais que cette émergence est difficile. Il fait défaut ainsi – à une exception près – dans la synthèse américaine sur les politiques de mémoire en Europe après la Seconde Guerre mondiale<sup>3</sup>, un exemple qui montre bien les conséquences de ces oublis : les historiens proposent de la construction institutionnelle de la mémoire dans les différents pays une synthèse qui contredit, parfois fondamentalement, la politique philatélique, une contradiction qui aurait évidemment mérité approfondissement et explication, voire remise en cause... La qualité de ces travaux montre bien qu'il n'y a pas défaillance individuelle, mais bien négligence collective à propos d'un objet historique bien particulier : le timbre-poste.

« Un usage si courant qu'il en devient vulgaire » : le juriste Jean Imbert<sup>4</sup> pointe bien les raisons d'une négligence, d'un mépris parfois, à propos de cette image anodine, parfois même jugée puérile. Elle est pourtant une image comme les autres, une « petite affiche », selon l'heureuse formule d'Yves Danan<sup>5</sup>. Et elle retient depuis longtemps l'attention d'une poignée de chercheurs, dans une voie ouverte dès les années 1920 par un des fondateurs de l'iconologie, Aby Warburg, un historien de l'art qui s'intéressait évidemment à la peinture, par exemple, mais aussi à l'art des indiens Pueblos et... aux timbres-poste. Une recherche un peu poussée montre aussi que cette source historique fait l'objet de travaux dans le monde entier, mais dans des domaines extrêmement précis, menant à des publications trop souvent confidentielles. Des Britanniques travaillent sur les timbres japonais, une Polonaise et une Finlandaise mènent une publication collective de monographies sur différents pays d'Europe, des Américains s'intéressent aux timbres allemands, de l'époque nazie en particulier, un Suisse publie en anglais une étude – remarquable – sur les timbres belges, sans compter bien sûr quelques chercheurs français qui s'intéressent aux timbres bulgares, tchèques ou allemands<sup>6</sup>. Le catalogue serait interminable, mais il faut souligner qu'en France au moins très rares sont les historiens patentés qui se penchent sur ce média en suivant le chemin ouvert par Maurice Agulhon<sup>7</sup> : l'universitaire Frédéric Rousseau<sup>8</sup> n'a guère de compagnons, et les travaux de jeunes chercheurs sont plutôt menés dans d'autres disciplines (sciences politiques, voire droit), s'interrompent, ou leurs auteurs passent ensuite à d'autres approches. Le Britannique Hugo Dobson n'a donc pas tort quand il dénonce, en 2005 encore, « l'ignorance manifeste de la communauté académique » à l'égard de ce qu'il estime être une source « importante »<sup>9</sup> : un oubli qui s'étend aussi, largement, aux monnaies contemporaines et aux billets de banque.

Source, oui, justement parce que le timbre est un vecteur de propagande, au sens le plus large du terme : il n'est qu'à mesurer la place qu'il a prise dans les commémo-

rations du centenaire de la Première Guerre mondiale, en particulier dans quelques anciens dominions britanniques comme l'Australie, la Nouvelle-Zélande et le Canada, ou dans des pays comme la Belgique : nous verrons évidemment pourquoi.



1. *Le rêve malien de Valéry Giscard d'Estaing.* (Soudan français, René Cottet, 1939, 39 × 23. DR)<sup>b</sup>

Source, oui, ce que montrent aussi les témoignages, aussi bien les souvenirs personnels que ceux mis en forme par des figures parfois inattendues. Ainsi de Valéry Giscard d'Estaing semant, dans les mémoires de son septennat, le souvenir précis d'un timbre consacré en 1939 à René Caillié pour expliquer ses attentes avant un voyage au Mali<sup>10</sup> (1). Ainsi, plus surprenantes encore, les réminiscences d'un Louis Aragon en pleine époque surréaliste, en 1924<sup>11</sup> : « Que ceux qui comme moi se sont fait une idée du Soudan devant le petit rectangle bordé de carmin où chemine sur fond de bistre un blanc burnous monté sur un méhari, que ceux qui furent familiers de l'empereur du Brésil prisonnier de son cadre ovale, des girafes du Nyassaland, des cygnes australiens, de Christophe Colomb découvrant l'Amérique en violet, à demi-mot me comprennent ! » (2)

Nous considérons donc le timbre-poste à l'égal d'une autre source iconographique, et aussi comme une étape dans l'histoire de l'image. De même que l'image pieuse a succédé, en large part, à l'enseignement par le vitrail, le timbre-poste a peut-être succédé à ce qui fut un temps une véritable manie statuaire, et ce n'est pas neutre, en termes d'audience, puisque le timbre a sans doute été la première image mondialisée, et quasiment la seule avant la diffusion massive du cinéma puis des images télévisées.

b. Pour chaque timbre, nous tentons de fournir les informations suivantes : pays émetteur, année d'émission, format (en millimètres, hauteur × largeur), auteurs, tirage (en millions – sauf pour les tirages inférieurs à 100 000 – arrondis à la décimale). L'absence de telle ou telle information signifie que nous n'avons pu l'obtenir. Tous les timbres reproduits appartiennent à des collections privées.



2. *La mémoire philatélique de Louis Aragon.* (Soudan français, Eugène Froment/Jean de La Mézière, 1921, 39 × 23. Brésil, 1866, 27 × 22. Nyassa, 1901, 33 × 21. Australie occidentale, 1902, 21 × 25. États-Unis, 1893, 25 × 36, tirage 1,464 milliard. DR)

La confrontation avec ces images animées souligne bien cependant que le poids dans les mémoires de l'image postale n'est pas figé pour l'éternité : il faudra nous interroger pour savoir si les effets de la « petite affiche » sont encore aujourd'hui aussi puissants qu'au temps de la jeunesse de Louis Aragon et de Valéry Giscard d'Estaing : Aragon déjà, en 1924, écrivait ne plus se reconnaître dans les timbres d'après 1918...

Renvoyer à ces deux « grands témoins » a une autre vertu, celle de souligner clairement que notre démarche d'historiens se situe à l'opposé de celle du collectionneur philatéliste. Loin de rechercher la rareté, nous privilégions au contraire le plus banal, le plus massivement diffusé, le plus susceptible de former et parfois formater les mémoires. Histoire de l'image donc, et en aucun cas – sinon bien indirectement – histoire de la poste.

Média éphémère par sa fonction principale, le timbre est pourtant utilisé par tous les États pour construire une mémoire durable des temps forts de leur histoire : le journaliste Jean de La Guérvrière allait jusqu'à prétendre, ainsi, que « la meilleure *Histoire de la colonisation*, c'est le catalogue Yvert et Tellier<sup>12</sup> » ! Les représentations que ce média propose des guerres mondiales sont-elles alors le reflet de l'histoire immédiate des conflits ou l'expression de politiques de mémoires qui s'ancrent dans le temps plus long des cultures nationales ?